

Jean Bégoïn

NARCISSE ET OEDIPE :

Place du mythe dans la théorie psychanalytique.

Lisbonne, 28 janvier 2005

I - INTRODUCTION : L'énigme de la souffrance psychique.

Mon travail clinique m'a amené, depuis maintenant un assez grand nombre d'années, à essayer de mieux comprendre la nature de la **souffrance psychique**,. Je pense, en effet, qu'il existe toujours un noyau de souffrance au cœur de notre vie psychique, mais celui-ci demeure généralement caché en raison des mécanismes de défense qui structurent le fonctionnement de l'esprit. La souffrance psychique doit par conséquent être nettement distinguée de l'**angoisse**, qui, elle, est plus manifeste, comme c'est le cas dans l'hystérie dont l'étude a permis à FREUD de découvrir et de commencer à explorer l'inconscient. La souffrance psychique fait donc partie des niveaux inconscients de la personnalité mais, dans certains cas, elle peut soudain éclater au grand jour.

En voici un exemple particulièrement frappant. C'est celui d'une ancienne patiente, que j'avais eue pendant environ 3 ans en analyse 3 fois par semaine alors qu'elle était en cours de divorce et qui est revenue me voir deux ans après la fin de son analyse. Pendant la dernière période de cette première analyse, elle vivait seule avec ses deux enfants, deux filles qu'elle adorait et elle avait commencé peu à peu et très prudemment une relation avec un homme célibataire rencontré dans son travail, un homme très agréable et très doux, mais assez passif et qui semblait être lui-même assez réticent à s'engager dans une relation amoureuse stable.

Quand cette dame revint me voir, elle était sous le coup de la décision brutale de son ami de rompre leur relation. La brutalité et l'irrévocabilité de cette rupture survenait alors qu'elle avait terminé le deuil de son mariage et au moment où elle se décidait à s'engager plus complètement avec cet homme. Elle plongea alors dans un **désespoir**

brutal et total, caractérisé par une **douleur psychique** permanente et d'une intensité **intolérable**, la vie lui était devenue un supplice de chaque instant. Elle ne pouvait plus rien manger ni rien boire. En outre, elle éprouvait une sensation constante de **froid** et elle se mit à **maigrir** très rapidement. Elle était devenue quasiment incapable d'éprouver des sentiments pour ses deux filles qu'elle adorait pourtant, à part le devoir de continuer à s'en occuper et la culpabilité de leur imposer sa souffrance qu'elle s'efforçait de ne pas trop leur montrer, sans prétendre la nier. Car ses filles, qui avaient l'habitude de voir son ami et qui avaient appris à l'estimer, comprirent vite ce qui s'était passé et, pour l'épargner, elles évitaient même de prononcer son nom.

Mais, me direz-vous sans doute, cette dame ne faisait-elle pas une dépression ? Bien sûr, si l'on veut parler ainsi et mettre une étiquette psychiatrique sur son état. Je n'ai rien contre, à condition toutefois que l'on ne se serve pas de cette étiquette pour ne pas voir - et surtout **ne pas sentir** - la souffrance extrême dans laquelle s'est brusquement retrouvée cette personne. Car cette souffrance est essentiellement faite d'une **douleur** psychique intolérable qui est capable de provoquer chez celui qui la perçoit une réaction d'**horreur** insurmontable. La tentation est alors évidemment celle de se précipiter sur la "malade" avec des drogues, une hospitalisation, pourquoi pas des électrochocs, on y revient, pour faire cesser à n'importe quel prix le scandale intolérable de la souffrance humaine révélée au grand jour.

FREUD avait pensé que le scandale était celui de la **sexualité**, qu'il avait découverte refoulée dans les profondeurs de l'inconscient de ses premières patientes hystériques et qui s'exprimait sous le déguisement de leurs symptômes. Ce n'était pas faux, bien entendu, mais, à mon avis, le vrai scandale était que ces "malades" souffraient, sans pouvoir le dire clairement, du fait de se trouver impuissantes à développer et de vivre autrement que **douloureusement et dérisoirement**, à travers leurs symptômes, leur **identité de femmes**.

Je soutiens maintenant que la souffrance psychique de base de l'être est celle de **ne pas pouvoir se développer**, c'est-à-dire développer suffisamment son sentiment d'**identité propre**. Assez curieusement, le concept d'identité ne fait pas partie des concepts psychanalytiques, alors que pourtant les processus d'**identification** ont toujours été au centre des recherches de Freud et de ses continuateurs. Une

exception, toutefois, Erik H. ERIKSON qui a consacré des études très riches au sentiment d'identité qu'il définit comme "**un sentiment d'unité et de continuité**". JUNG, quant à lui, a décrit le développement psychique en termes de processus d'"**individuation**". Le sentiment d'identité n'est-il pas, en effet, le but et le résultat plus ou moins réussi des processus d'identification ?

Si nous revenons à l'histoire de la dame dont je vous parlais tout à l'heure, on peut dire, certes, qu'elle souffre bien d'une maladie, mais il s'agit d'une maladie bien particulière. Cette personne avait littéralement **perdu toute capacité de jouir du sentiment d'être en vie**, ce qui est évidemment une forme suraiguë et massive de **dépression**. Dans ce cas, la dépression exprime une situation globale de **souffrance de l'être tout entier**, de nature pas seulement mentale mais **psychosomatique**, l'atteignant corps et âme, en somme. Cet état s'est imposé à elle qui subit sans la comprendre la violence de ses réactions., car celles-ci proviennent directement de son inconscient, d'un noyau de souffrance psychique qui, subsistait à l'intérieur d'elle en dépit du résultat apparemment bon de sa première analyse ,et qui éclatait maintenant au grand jour à l'occasion de la rupture brutale imposée par son ami.

Le psychanalyste et écrivain Michel SCHNEIDER a dit, dans "*La tombée du jour*" , le beau livre qu'il a écrit sur le grand musicien Robert Schumann, mort de désespoir à 46 ans : "*Nous avons tous, encluse au fond de nous-mêmes, une **douleur** à laquelle nous n'avons plus accès... Un jour, Schumann l'avait vue de face... C'était dans le parc de Zweinaundorf. Schumann allait avoir dix-huit ans. Il feignait d'étudier le droit à Leipzig et pensait tout le temps à son piano laissé au loin, et à son Jean-Paul Richter, relu sans cesse. L'angoisse fut si forte qu'il sut alors qu'un jour il serait fou. Agité et rompu par il ne savait quoi, il demeura quelque temps **incertain d'être mort ou vivant**, ou plutôt **certain de n'être plus**, tandis que son cœur lui disait incroyablement qu'il était encore en vie... Il dit beaucoup plus tard: "Si vous me demandiez le nom de ma douleur, je ne saurais vous le dire. Je crois que c'est la douleur elle-même et ne saurais la désigner plus justement".*

Mes réflexions sur la souffrance psychique m'ont amené à appréhender le développement psychique lui-même d'une manière qui s'écarte sensiblement des théories psychanalytiques classiques. Par ailleurs, je me suis aperçu que ces théories

ont diffusé d'abord chez les continuateurs de FREUD, puis dans le public d'une façon dont je ne suis pas certain qu'elle aurait vraiment plu à l'inventeur de la psychanalyse. Cela m'a donné l'idée de discuter devant vous certains concepts très classiques, comme ceux de complexe d'Oedipe et de narcissisme, en relation avec les modifications qu'il me semble aujourd'hui nécessaire d'apporter à ces concepts et aussi en relation avec la notion de "mythe" qui, depuis Freud, a fait l'objet de très nombreux et très intéressants travaux.

II - Oedipe, Narcisse et les problèmes de la croissance psychique :

Les deux mythes les plus souvent évoqués par FREUD sont évidemment ceux d'Oedipe et de Narcisse, qu'il faut rapidement resituer dans le contexte général du développement de la théorie freudienne du développement psychique.

La première théorisation de FREUD portait sur sa conception de la névrose comme étant la conséquence de traumatismes sexuels subis pendant l'enfance et refoulés. C'était la **théorie de la séduction**, qu'il abandonna en 1897 au profit des notions de **fantasme inconscient** et de **sexualité infantile**, passant ainsi de la psychopathologie à une théorie du développement. Cette évolution s'est faite parallèlement à son auto-analyse qui s'est située aux alentours de la vieillesse et de la mort de son père. Dans une lettre du 15 octobre 1897 à son ami FLIESS, il lui écrit: *"J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, des sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants...S'il en est ainsi, on comprend, (en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité,) l'effet saisissant d'Œdipe Roi. Mais la légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut en germe, en imagination, un Oedipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel"*.

FREUD s'est toujours référé, comme ici, bien davantage à la tragédie de Sophocle qu'au mythe d'Oedipe à proprement parler, qu'il n'a jamais cherché à analyser dans toute sa complexité. Il n'a d'ailleurs donné nulle part d'exposé systématique du "complexe d'Oedipe", comme l'ont fait remarquer LAPLANCHE et PONTALIS dans

leur "Dictionnaire de la Psychanalyse". Ce sont plutôt les continuateurs de FREUD qui ont systématisé cette notion au point de la confondre avec la psychanalyse en général. Par contre, l'exposé systématique qu'il a écrit à la fin de sa vie dans l'"Abrégé de Psychanalyse" (1938) sur l'évolution psycho sexuelle du garçon et de la fille continue à donner au **traumatisme** la plus grande place, du traumatisme de la séduction par la mère à celui des menaces de castration, comme si ce n'était que par la violence et sous peine de castration, que l'enfant devait être contraint et forcé de se détacher de son attachement à son premier objet d'amour, sa mère. Dans cette paradoxale théorie de la libido, celle-ci ne se développerait que sous les fourches caudines des traumatismes successifs et ne laisserait aucune place aux **besoins propres** d'autonomie et de développement de l'enfant. Mélanie KLEIN, tout en restant fidèle au concept de complexe d'Oedipe dont elle décrivit des "stades précoces", souligna, à juste titre, que FREUD n'avait pas fait une place suffisante au rôle positif de l'amour du garçon pour son père dans la "résolution" de son conflit dit oedipien.

Quant au terme de "**narcissisme**", introduit dans la théorie par FREUD en 1914, il est venu directement de la psychopathologie où il désignait une forme de perversion sexuelle dans laquelle le sujet traite son propre corps "comme on traite d'ordinaire un objet sexuel". En fait, dès 1910, FREUD y fait allusion dans son étude sur "*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*", en citant cette fois directement le mythe. Il s'est efforcé de reconstruire, malgré le peu de renseignements que l'on possède, l'enfance de Léonard, fils illégitime élevé d'abord par sa mère seule et qu'il semble qu'il quitta, entre 3 et 5 ans, lorsque son père, alors sans enfants, le reprit chez lui. FREUD suppose qu'alors "*le petit garçon refoule son amour pour sa mère, en se mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle et il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel, mieux, il est retourné à l'auto-érotisme, les garçons, que le garçon grandissant aime désormais, n'étant que des personnes substituées et des éditions nouvelles de sa propre personne enfantine. Et il les aime à la façon dont sa mère aima l'enfant*". FREUD conclut alors : "*Nous disons alors qu'il choisit les objets de ses amours suivant le mode du narcissisme, d'après la légende grecque du jeune Narcisse à qui rien ne plaisait autant que sa propre image reflétée dans l'eau, et qui fut métamorphosé en la belle fleur du même nom*".

Dans l'«*Introduction du Narcissisme*» (1914), FREUD introduit une sorte de balance entre la libido du moi et la libido d'objet, comme si elles étaient dans un rapport de vases communicants : «plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit».

En fait, c'est seulement deux ans plus tard, en 1916, que FREUD, assisté par Otto RANK, parvient à donner une véritable définition clinique du narcissisme, en cherchant à comprendre, dans son article de métapsychologie, «*Deuil et Mélancolie*», «l'énigme» que posent la douleur et l'inhibition de la mélancolie. C'est, en effet, Otto RANK qui apporta un début de compréhension à cette énigme. Je cite le passage bien connu de l'article de Freud : (dans la mélancolie, écrit-il), «*la perte de l'objet s'est transformée en une perte du moi... D'une part, il doit exister une forte fixation à l'objet aimé, d'autre part, cependant, et en contradiction avec ce fait, une faible résistance de l'investissement objectal. Cette contradiction*», précise Freud, «*suivant une juste remarque de Otto Rank, semble exiger que le choix objectal ait eu un fondement narcissique*». C'est là un pas décisif car il permet d'approcher la cause du caractère si intolérable de la douleur de la perte, réelle ou imaginaire, de l'objet, dans la dépression du mélancolique : celui-ci ressent son objet perdu comme étant en même temps **une partie de lui-même**.

Nous savons combien la rupture d'un lien amoureux passionné peut déclencher des réactions dépressives d'une intensité considérable, qui peuvent ébranler jusqu'aux assises mêmes du sentiment d'existence. C'est ce que les psychanalystes, depuis FREUD et RANK, nomment une **relation narcissique**, celle qui fait que nous aimons une personne de telle façon que celle-ci est **ressentie comme une partie intégrante de nous-même**. Sa perte est donc ressentie comme une sorte d'amputation intolérable de soi. Il est clair qu'une telle relation est assez différente d'une relation entre deux personnes adultes ayant chacune leur identité bien distincte. Mais on peut y reconnaître assez facilement les caractères que l'on attribue en général à la **passion**. Cependant, il a fallu encore de nombreuses années pour que soit découvert le fondement infantile de la passion : ce fut seulement en 1946, trente ans après FREUD et RANK, que Mélanie KLEIN décrivit, sous le nom d'**identification projective**, et, comme toujours, d'abord sous ses formes les plus pathologiques, la nature de la relation d'objet narcissique.

C'est, très résumée, la séquence des découvertes psychanalytiques qui me permettent aujourd'hui de définir la relation narcissique comme une relation avec un objet investi par le sujet comme devant remplir, **par amour pour lui**, des **fonctions de présence et d'attention vécues comme indispensables à sa sécurité et à son développement**. Ce sont ces caractères qui en font la **matrice du changement et de la croissance psychique**. Lorsque cette matrice remplit sa fonction, elle est le **contenant** et le **gardien** de la croissance à venir. Le lien avec l'objet est essentiellement ce lien d'**identification projective normale**, cette fois, que le psychanalyste anglais W.R. BION a décrit comme permettant le développement de la symbolisation et de la pensée.

Par contre, lorsque la relation d'objet narcissique a présenté dans le passé des aspects trop pathologiques, comme dans le cas que j'ai cité, elle échoue à remplir sa fonction naturelle. La dame dont j'ai décrit la souffrance se posait la question : *“Comment cet état d'amour et de tendresse a-t-il pu me rendre si malade ? Etait-il si fort, si profondément ancré en moi ?”* se demandait-elle, stupéfaite par l'intensité de ses propres réactions et sans parvenir ni à les comprendre ni à les contenir. Il lui a fallu longtemps et passer par des souffrances considérables, avant de devenir capable de réaliser pleinement que ses sentiments d'abandon étaient aussi violents parce qu'ils réveillaient le souvenir refoulé et d'autant plus intense de profonds sentiments d'abandon vécus pendant toute son enfance. La mère de la patiente est une femme obsessionnelle, froide et très peu affectueuse, qui ne s'est jamais vraiment intéressée à sa fille à laquelle elle préférait très clairement une autre fille plus jeune. Ma patiente a toujours énormément souffert de l'attitude de sa mère envers elle, tout en réussissant à lui garder son amour bien qu'il fût régulièrement très cruellement déçu. Elle a ainsi intériorisé une mère interne qui correspond à ce que Joyce McDOUGALL a très bien décrit comme un **“objet sourd”**, on pourrait ajouter : **aveugle et sourd**, à l'amour de sa fille et à celui que celle-ci lui demandait.

La patiente m'a écrit, à l'occasion d'une séance que j'avais dû annuler, une **lettre extraordinaire**, dans laquelle elle décrit la relation à l'objet sourd intériorisé en nommant sa lettre *“une lettre inutile”*. Inutile, puisque j'étais resté sourd à ses besoins de présence en m'absentant. Voici quelques extraits de cette lettre dont le style

bouleversant m'a rappelé les célèbres "*Lettres de la Religieuse Portugaise*" dont nous avons eu l'occasion de parler et qu'elle évoque dans sa propre lettre :

*"Voici une lettre **inutile écrite par nécessité** au milieu de la nuit. Le sommeil ne vient pas. Il résiste. Je suis happée par une immense tristesse et des larmes sèches qui me débordent du cœur. Je suis engloutie dans le deuil de mon homme vivant. Je suis comme vidée, horriblement dépitée de ne pas vous voir demain. Personne ne me tiendra la main. Je serai somnolente et somnambule dans une vie qui n'est plus la mienne. Ne me croyez pas ingrate. Je sais la patience que vous avez pour moi. Mais pourquoi dois-je sombrer si loin quand vous aussi vous m'abandonnez ? Pourquoi me laisse-t-on enfermée dans mes orages ? Pourquoi la foudre, le tonnerre, la pluie, le froid se sont-ils abattus sur moi, **si petite, si absente** ? Pourquoi me donnez-vous tant de force quand je suis près de vous et tant d'inquiétudes quand vous vous éloignez ? Je suis à mille lieues de moi-même. Le meilleur est parti. Vous me donnez des illusions, des ailes et le sourire et ce soir je ne suis qu'insomnie, prise dans du ciment et rouge de larmes. Je suis plus cloîtrée que cette pauvre Portugaise...*

*...Je ne peux être que **responsable de ce que j'endure**. Je ne crois plus en rien. Je ne vous crois plus. Venez à mon secours. Je vous en supplie. Ayez pitié de moi. Je suis trop petite pour marcher seule dans la rue. Je vous en conjure, tenez-moi la main pour traverser les rues, pour traverser la vie des humains. Guidez-moi vers l'homme que j'aime et qui m'a fuie. **Guidez-moi vers moi que je n'aime pas** et qui ne veut pas s'enfuir. J'abandonne à vos pieds toutes mes révoltes. Voyez, je n'ai plus d'orgueil, plus de fierté...Je ne suis même plus impatiente. Je ne suis plus. Qu'un kleenex jetable plein de chagrin qu'on jette dans la corbeille des papiers inutiles. Comme cette lettre...Je n'habite plus en moi-même. A peine locataire près de vous...*

Et la fin de cette lettre admirable est terrible :

*"Pardonnez mon ingratitude. Je ne vous en voudrai jamais. Mais quand même, me laisser si seule, n'est ce pas un **crime parfait** ? Et vous n'avez **aucun témoin**. Ramassez mes petits os et jetez-les par la fenêtre. Puisque vous, vous en avez encore une".*

Dans un tel cas, la relation narcissique pathologique devient alors, selon l'expression introduite par le regretté Donald MELTZER, un analyste anglais élève de Mélanie

KLEIN, et avec lequel j'ai longtemps travaillé, un "**claustrum**" , c'est-à-dire un cachot qui **emprisonne** les capacités potentielles de croissance psychique et étouffe littéralement dans l'œuf leur développement. Le lien avec l'objet est alors ce lien d'identification projective pathologique, que Mélanie KLEN avait découvert en 1946 en tant que "mécanisme schizoïde".

La définition du narcissisme que je propose a l'avantage de répondre aussi bien aux formes normales qu'aux formes pathologiques du narcissisme et explique pourquoi le même terme peut paradoxalement être utilisé pour décrire tant les unes que les autres : c'est parce que le narcissisme de l'être, dans le sens de l'investissement minimal et fondamental de soi nécessaire à la connaissance et au développement de soi, est toujours impliqué, pour le meilleur ou pour le pire, dans tout processus de changement et de croissance. Autrement dit, une relation narcissique, même pathologique, reste une relation impliquant la persistance potentielle du **besoin fondamental de croissance psychique** de l'être.

III - Narcisse, Oedipe et évolution du sentiment d'identité :

Nous savons que les découvertes psychanalytiques ont commencé par l'exploration des états mentaux pathologiques, d'abord des névroses mais très rapidement aussi des psychoses, comme la mélancolie et la paranoïa. La **psychopathologie** a donc été le modèle à partir duquel ont été esquissés des essais de reconstruction du développement psychique normal. Ce n'est que très récemment, en gros dans les 30 dernières années, que l'**observation directe du nourrisson** a apporté des éléments qui remettent en question certains dogmes analytiques sur la pulsion et la relation d'objet. L'étude directe de l'enfant avait autrefois été inaugurée par FREUD avec le cas du "petit Hans" ainsi qu'avec sa fameuse observation et analyse du jeu de l'enfant à la bobine. Mais c'est essentiellement l'essor de la psychanalyse d'enfants, entreprise par des femmes analystes, comme Anna FREUD et surtout Mélanie KLEIN, qui a renouvelé et développé la théorie analytique dans des directions nouvelles, pour commencer à en faire autre chose qu'une théorie purement masculine, écrite par des hommes et destinée à des hommes. Mélanie KLEIN inaugura l'observation psychanalytique des bébés avec son article "En observant le comportement des nourrissons", paru en 1952 dans l'ouvrage collectif

“Développements de la psychanalyse”. La méthode psychanalytique d’observation des bébés et de leurs inter-relations précoces a ensuite été énormément développée par l’une de ses élèves, Esther BICK, avec laquelle aussi j’ai travaillé, et qui l’a établie comme faisant partie intégrante de la formation des psychanalystes kleinien à Londres. Par ailleurs, les observations des psychologues-psychanalystes dits développementalistes, comme ceux de Daniel STERN sur la première année de vie, “Le monde interpersonnel du nourrisson” (1985), ou encore de ROIPHE et GALENSON sur la deuxième année de vie et portant sur “La naissance de l’identité sexuelle” (1981) apportent des éléments suffisamment précis pour permettre aujourd’hui de reconstruire les étapes du développement psychique d’une façon qui prend beaucoup plus de distance par rapport aux premiers modèles mythologiques et psychopathologiques, qui ont souvent été **pris trop à la lettre** pour des modèles de développement normal et universel.

1 - Evolution de la notion de traumatisme :

La notion de traumatisme est aujourd’hui très différente de celle que FREUD a introduite, et cela de plusieurs façons.

Tout d’abord, il n’est plus possible aujourd’hui de décrire la vie psychique uniquement en termes de pulsions, même si l’on ajoute, avec FREUD, des pulsions destructrices de mort aux pulsions libidinales de vie. Tous les travaux modernes, comme ceux que j’ai cités rapidement tout à l’heure, s’accordent pour reconnaître que le développement est essentiellement **interactif**, et cela d’autant plus dans les phases les plus précoces. La connaissance de Soi ne peut se faire seule, elle est interrelationnelle et intersubjective, ou elle n’est pas. C’est au point que, dans les interrelations précoces, il devient très vite impossible de reconnaître clairement la part de chacun des trois protagonistes de l’action, la mère, le père et le bébé.

Il en découle qu’en second lieu, le rôle des **identifications** est beaucoup plus important qu’on ne le pensait autrefois, au point d’être la principale source des résistances ou des obstacles à l’action thérapeutique. En particulier, le mécanisme de l’**identification à l’agresseur** en tant que défense de survie joue un rôle très important dans ces résistances et ces obstacles au traitement.

Enfin, en troisième lieu, il paraît nécessaire d'opérer une révision complète de la conception de la **destructivité** dans la vie psychique. Pour en rendre compte, FREUD s'était rallié à l'hypothèse de l'existence d'une force instinctuelle en soi, un soi-disant "instinct de Mort" opposé à la Libido élargie à un "instinct de Vie". Certains auteurs, comme D. WINNICOTT, n'ont jamais accepté cette perspective. Par contre, Mélanie KLEIN y est toujours restée fidèle, bien qu'elle ait reconnu l'importance de relations suffisamment "bonnes" dans la réalité extérieure pour que se développent de "bons" objets internes. L'orientation inter-relationnelle moderne fait penser que la destructivité est plutôt le résultat du traumatisme subi par le sujet lorsque ses pulsions de vie ne rencontrent pas, à l'extérieur, des conditions suffisamment bonnes, selon l'expression de WINNICOTT. Les **défenses de survie** contre le désespoir alors mises en place (identification à l'agresseur et clivage) sont à elles seules suffisantes pour expliquer toutes les formes de la **violence humaine**, individuelle et sans doute aussi sociale, qui peuvent envahir la vie psychique car elles viennent combler le vide laissé par l'absence de développement. En outre, la violence a toujours un sens fondamentalement **suicidaire**, car le sujet violent est celui qui a **désespéré de l'avenir et, ce faisant, il l'a par avance détruit**.

2 - Le narcissisme : la naissance du sujet.

Je pense que la toute première étape du sentiment d'identité est celle du sentiment d'être, que je nomme **sentiment d'identité existentielle**. Celui-ci s'établit habituellement très tôt, dès les deux premiers mois de la vie extra-utérine. Nous pouvons le savoir de deux manières. D'une part, d'après les observations directes du nourrisson, comme celles de Daniel STERN qui décrit dans "*Le Monde Interpersonnel du Nourrisson*" le changement radical qui intervient chez le bébé aux environs du **deuxième mois** de vie post-natale. D'autre part, nous pouvons aussi le réaliser à travers le tableau que présentent les enfants lorsque leur sentiment d'existence **n'a pas pu s'établir** : c'est le tableau de l'**autisme infantile**. Nous savons maintenant que les enfants autistes sont, en permanence, en lutte contre des sentiments de menace d'annihilation, d'**anéantissement de leur sentiment d'existence**. Cette menace s'exprime par des angoisses que WINNICOTT a appelées des "*angoisses inimaginables*", dans le sens d'angoisses impensables, et dont le bébé a besoin de se sentir protégé par une "*mère suffisamment bonne*". D. MELTZER les a décrites

comme des angoisses de “**démantèlement**” en tant que forme de **désintégration** passive et effectuée **sans violence** (contrairement au clivage) de tous les **liens** unissant entre elles les perceptions sensorielles de la relation à la mère et à son corps.

Ces constatations renforcent l'idée que le bébé, **en naissant**, affronte plusieurs situations de **danger de mort** qui font partie du processus de la naissance et qui laissent toujours chez le sujet une **empreinte**, plus ou moins forte et plus ou moins modifiable par les expériences ultérieures. Les “**revécus de naissance**” constatés dans de nombreuses formes de thérapie ont donné un regain d'intérêt à la notion de “traumatisme de la naissance” dont Otto Rank avait eu l'intuition en 1923, il y a 80 ans. Son hypothèse était basée au départ sur l'idée de Freud, dès “*L'Interprétation des rêves*”, que la naissance était “**la source et le modèle de toute angoisse**”. Mais elle fut ensuite contredite par Freud qui écrivit en 1926 “*Inhibition, symptôme et angoisse*” pour la combattre, en faveur de sa théorie sexuelle de l'angoisse de castration. En fait, les connaissances actuelles semblent donner plutôt raison à Rank quant au rôle fondamental du traumatisme de la naissance. J'ai fait, l'an dernier, ici même, une conférence sur le traumatisme de la naissance, je ne vais pas la refaire aujourd'hui, mais seulement rappeler quelques points.

En effet, naître c'est vraiment **changer de monde**, de multiples manières. Par exemple, en passant d'un mode de vie en milieu liquidien à un mode de vie en milieu aérien, avec la nécessité vitale de s'autonomiser immédiatement par la mise en route de la respiration. C'est aussi se trouver brusquement soumis à la pesanteur à laquelle le nouveau-né avait échappé pendant toute sa vie pré-natale. Pendant la naissance, le bébé sécrète des hormones de stress, en particulier des taux énormes de noradrénaline, tels qu'un adulte ne les supporterait pas ! Le “naissant”, comme l'appellent certains, peut même mourir par épuisement des glandes surrénales Si les conditions de sa naissance n'ont pas été suffisamment bonnes, le sujet peut par la suite avoir des réactions d’*“angoisse catastrophique”* (BION) lors de tous les changements importants de sa vie.

Le fœtus n'est pas seulement **en contact** avec la création de la vie, il **EST cette création elle-même** ! Et nous savons maintenant sans aucun doute possible que ce

qui est en jeu, à la naissance, n'est pas seulement la survie biologique du nouveau-né mais aussi son **essence même d'être humain**, qui n'advient pleinement que s'il se sent **immédiatement reconnu** comme tel. Ce "besoin narcissique", vital aux tout débuts de la vie extra-utérine, subsistera d'ailleurs la vie durant, avec, bien sûr, toutes les modulations possibles selon les étapes successives du développement.

Le narcissisme garde un lien très étroit avec la **beauté**, comme cela apparaît dans le mythe de Narcisse. Toute structure narcissique est susceptible d'exercer un pouvoir de fascination, tout comme le concept de narcissisme lui-même ! Cela tient à ce que toute relation narcissique recèle de beauté potentielle ou de persistante et éventuellement mortelle **nostalgie du beau** (cf. la fascination exercée par le film "Le grand Bleu" sur les adolescents).

Le problème des rapports du narcissisme et de la beauté n'a trouvé que très récemment sa solution psychanalytique, alors que celle-ci était pourtant connue de tout temps par les mères et leur bébé. Tous ceux qui ont accueilli un nouveau-né le savent, car ils l'ont **vu** et cela ne s'oublie pas, le **premier regard** d'un nouveau-né: ce qu'il cherche avant tout, ce n'est pas tant le sein en tout premier, comme le matérialisme simplificateur des adultes nous l'avait fait croire, tout au moins aux médecins et apparentés. Non, le nouveau-né n'est pas dans un danger immédiat de mourir de faim, il a mieux à faire : ce qu'il cherche avant tout, ce bébé, c'est un **regard humain** et, bien sûr, tout spécialement celui de sa mère dont il connaît déjà des tas d'aspects, sa voix, son odeur, sa chaleur, et beaucoup d'autres éléments de sa vie physique et affective, mais il ne l'a **jamais vue**. Heureusement, ses yeux ne sont pas aveugles, ils peuvent voir ! D'ailleurs, ils étaient, comme ses autres sens, déjà fonctionnels avant la naissance, mais dans le noir il n'y avait rien à voir, alors à quoi bon ? Maintenant, c'est tout différent, il y a **tout** à voir !

Mais que cherche le bébé dans les yeux de sa mère ? En réalité, nous le savons très bien : il y cherche sa propre image car, pour créer et investir une image de soi, on a besoin de voir l'image de soi que l'on découvre dans le regard de l'autre ! N'est-ce pas la toute première étape du **stade du miroir** ? Les yeux ne sont-ils pas le miroir de l'âme, celui que Narcisse cherchait vainement dans l'eau trompeuse, sans doute à

défaut d'un regard vivant et aimant de la part de sa mère ? Le bébé cherche donc sa propre image dans les yeux de sa mère, mais pas n'importe quelle image. Nous savons aussi ce qu'il attend qu'elle lui dise, comme toutes les vraies mamans : "Comme tu es beau ! Tu es le plus beau bébé qui ait jamais existé ! Tu es **le plus beau bébé du monde !**" **Et c'est vrai**, car c'est la **déclaration d'amour** dont il a besoin pour se sentir **accueilli et reconnu** dans son existence extra-utérine, j'allais dire extra-terrestre, car on peut penser que c'est ainsi que le bébé se sent à la naissance, l'extra-terrestre du ventre de sa mère, qui était jusqu'alors la totalité de son monde.

Il faut ajouter que sa mère en a tout autant besoin que lui, après les épreuves qu'elle a elle aussi subies et les doutes qui l'ont forcément assaillies, surtout si c'est un premier enfant. Mais le bébé ne sera pas en reste et sa maman aussi sera, sans aucun doute possible, **la plus belle maman du monde !** C'est, ce que, dans le jargon théorique, je nomme la **rencontre primaire** entre le bébé et son environnement lorsqu'elle survient dans le climat de **mutualité** et de **réciprocité** nécessaire au développement de l'amour primaire.

C'est la beauté de cette rencontre que D. MELTZER a découverte et qu'il a d'abord décrite sous le nom de "conflit esthétique" ("est-ce aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur ?"), puis comme "l'appréhension de la beauté", en anglais "*the apprehension of beauty*". Le verbe anglais "to apprehend" a malheureusement, comme le français "appréhender", le double sens de se saisir de, comprendre et celui de craindre, redouter. Mais alors nous voilà dans l'ambivalence, ce qui est certainement très mauvais pour les bébés, ils ont tellement besoin de certitudes !

Heureusement, j'ai réalisé qu'il existe au doute un antidote, c'est la rencontre, et , justement, la **beauté de la rencontre** entre les capacités d'amour à l'état naissant du bébé et les capacités d'amour, heureusement déjà construites, de ses parents. Ces derniers vont d'ailleurs, et combien ! puiser dans ce sentiment de beauté que je nomme non plus le conflit esthétique mais **l'expérience esthétique primaire**, de **nouvelles forces d'amour** qui vont, à leur tour, décupler celles de leur bébé, qui en a bien besoin pour assurer, en même temps que la **sécurité de base** nécessaire à son sentiment d'identité existentielle, la **joie de vivre** qui sera le fondement de sa santé

mentale. Je pense que cet amour mutuel a tous les caractères d'une **passion**, que Winnicott avait évoquée du côté de la mère sous le nom de "préoccupation maternelle primaire". Sous un autre angle, il a aussi parlé d'un état de "folie normale de la mère", ce qui correspond à un état passionnel, mais à une passion qui devra évoluer pour accompagner les progrès du bébé vers une autonomie de plus en plus grande.

3 - L'OEDIPE : la naissance de l'identité sexuelle.

De tous les concepts nouveaux introduits depuis un siècle par la psychanalyse, celui de "complexe d'Oedipe" est sans aucun doute le plus célèbre. Il est devenu comme le porte-drapeau unanimement reconnu de la psychanalyse et des psychanalystes. Il est même passé dans le langage courant : chaque enfant est censé "faire son oedipe". Je ne pense pas que cette banalisation et médiatisation totale du concept, aurait été du goût de Freud, qui, d'ailleurs, n'a donné nulle part d'exposé systématique d'un complexe d'Oedipe en tant que tel, comme l'ont très justement fait remarquer Laplanche et Pontalis. Ce sont plutôt les continuateurs de Freud qui ont systématisé cette notion au point d'en faire une sorte de credo de la psychanalyse.

Parler d'"oedipe" pour évoquer l'évolution du sentiment d'identité sexuelle chez le garçon (et encore plus chez la fille), me semble aujourd'hui très réducteur, à bien des égards. L'évolution longue et très compliquée du sentiment d'identité s'étend en réalité sur la vie entière et elle ne peut être réduite à une pure et simple opposition de pulsions d'amour et de haine. L'intégration de l'identité sexuelle d'un sujet est, en outre, soumise à de très nombreux avatars et fluctuations, qui sont tout particulièrement en rapport avec l'évolution de la bisexualité psychique. C'est une perspective à laquelle Freud avait pensé, il a écrit, dans "*Le moi et le ça*" : "*Il se peut que l'ambivalence constatée dans les rapports avec les parents s'explique, d'une façon générale, par la **bisexualité**, au lieu de provenir, ainsi que je l'avais supposé précédemment, de l'identification à la suite d'une **attitude de rivalité***". Il est possible qu'il n'ait pas développé le sujet, devenu de plus en plus important, de la bisexualité à cause de sa rupture avec Fliess dont c'était le thème favori.

a) - Les sentiments d'identité propre et d'altérité :

Ils constituent, selon moi, la **deuxième** étape du développement du sentiment d'identité. On peut estimer qu'elle se situe au cours de la deuxième partie de la

première année de vie. Elle correspondrait à ce qu'on appelait autrefois l'angoisse du 8e mois, ou **angoisse de l'étranger**, que je considère aujourd'hui comme une forme plus ou moins "catastrophique" (dans le sens du "changement catastrophique" de Bion) de réalisation du sentiment d'identité propre. Ce serait donc une formation pathologique, comme aussi la "**position dépressive**" de M. Klein qui me semble plutôt correspondre à une phase de **découverte de soi et de l'objet** dans une dimension nouvelle, celle de **l'altérité**. Sans entrer dans plus de détails qui sortiraient trop du sujet d'aujourd'hui, je dirai seulement que cette réalisation correspond à une période où l'enfant n'a plus besoin d'utiliser de façon aussi massive qu'au tout début de sa vie les modes narcissiques de relation et d'identification, car il a atteint, grâce à eux, une **stabilité** et une **sécurité** suffisantes de son sentiment d'identité propre. Mais tout sujet, même le plus adulte, est susceptible de revenir **transitoirement** à des modes à nouveau narcissiques de relation, dans les périodes de crise ou de changement, de façon à pouvoir élaborer l'angoisse qui accompagne toujours le changement. C'était le cas de la patiente dont je vous ai parlé. C'est d'ailleurs ce que nous faisons chaque soir en allant nous coucher pour dormir et, si possible, pour rêver.

b - Le traumatisme de la différence des sexes :

L'enfant découvre très tôt la différence des sexes et je me souviens de cette petite fille de moins de trois ans déclarant soudain à son père, quand même un peu étonné : "Papa, je veux voir ton zizi !". Les "**recherches sexuelles des enfants**", selon l'expression plus appropriée de Freud que celle, trop simplificatrice, de sexualité infantile, sont d'ordre essentiellement **narcissique**. Elles sont provoquées par la découverte des organes sexuels qui éveille la curiosité et le besoin de savoir, la pulsion épistémophilique. Celle-ci s'oriente vers l'inconnu du corps propre et le mystère de la relation des parents entre eux. Les recherches sexuelles des enfants sont organisées dans leur vie psychique inconsciente par ces formations complexes que nous nommons "les fantasmes masturbatoires". Ces derniers s'accompagnent souvent d'une forte **culpabilité inconsciente** dont l'origine est très complexe mais qui se révèle plus tard liée à des affects de transgression et de violence inconsciente qui grèveront plus tard les possibilités de réalisation amoureuse.

Les observations de Roiphe et Galenson ont démontré que “**la naissance de l’identité sexuelle**”, “*Infantile origins of sexual identity*”, c’est le titre de leur livre paru à New York en 1981 et en français aux PUF en 1987, se produisait chez nos enfants (car il peut sans doute en être autrement dans d’autres cultures) dès le cours du deuxième semestre de la deuxième année de vie. Il s’agit en fait du **sentiment** d’identité sexuelle, c’est-à-dire de la **prise de conscience** que fait alors l’enfant de la différence des sexes et de son appartenance à l’un des deux seulement. Roiphe et Galenson ont bien montré, dans leur remarquable étude, le rôle décisif de l’environnement de l’enfant pour aider celui-ci à assumer son identité sexuelle et à surmonter ses angoisses de changement et de perte narcissique. En effet, la découverte de la différence des sexes est **toujours plus ou moins traumatique** en raison essentiellement de la crainte de perdre, du fait de l’orientation sexuelle, la relation d’**identification narcissique avec le parent du même sexe**, alors que l’enfant sait qu’il aura encore très longtemps besoin de conserver en partie cette relation, nécessaire pour lui assurer la sécurité dont il a besoin pour faire face à l’inconnu de son développement ultérieur. Selon mon expérience, **l’homosexualité**, latente ou manifeste, ou la peur de devenir homosexuel, sont basées sur cette crainte de perte de soutien narcissique. Elle est la source des points de fixation qui se produisent lorsque le sujet a dû avoir recours à de trop profonds **clivages** entre ses **identifications masculines et féminines**. C’est sur cette problématique, fondamentale pour toute la vie affective ultérieure du sujet, que repose la dynamique principale de ce que l’on nomme trop schématiquement le “complexe d’Oedipe” et dont Freud avait eu l’intuition en évoquant, à son origine, la bisexualité psychique plutôt que la rivalité.

Il existe un deuxième volet de l’aspect traumatique de la découverte de **l’altérité sexuelle** : c’est celui de la **révélation de l’impuissance infantile** et de la profondeur de la **détresse** qui peut l’accompagner, si les conditions d’environnement et de soutien narcissique ne sont pas suffisamment bonnes. L’enfant doit, en effet, attendre très longtemps avant de **devenir capable** d’utiliser ses potentialités sexuelles, et encore davantage avant de devenir capable de les assumer réellement psychiquement. C’est l’une des raisons pour lesquelles il y a, à mon avis, un certain abus de langage et un certain déni de l’identité véritable de l’enfant, à parler sans autre de “sexualité infantile” avant la maturation des organes sexuels et celle de la vie

psychique, représentée par le passage de l'identification projective à l'**identification introjective** qui, seule, signe la consolidation des sentiments d'identité propre de l'enfant. M.Klein avait fortement souligné cet aspect chez la fille qui doit attendre plus longtemps que le garçon, jusqu'à la maternité, avant d'être rassurée sur ses capacités de réalisation complète de sa sexualité.

Après la période de découverte et de début d'investissement de l'identité sexuelle, la scolarisation favorise l'entrée dans la **période de latence**, caractérisée par le refoulement des fantasmes masturbatoires, ce qui s'accompagne d'un certain **déni de l'altérité sexuelle** (les filles restent avec les filles, les garçons avec les garçons), au profit du développement cognitif et intellectuel, protégé de la vie affective par un certain degré de clivage. Par ailleurs, cette latence est le produit des processus d'identification introjective et du besoin de l'enfant de laisser se consolider son identification au parent du même sexe, pour que se renforce son propre sentiment d'identité sexuelle, à l'abri d'un certain clivage de la bisexualité psychique. C'est seulement à la **puberté et à l'adolescence** qu'un véritable début d'**intégration de l'identité sexuelle** commencera à se faire, grâce au réveil de la bisexualité endormie pendant la latence, telle la Belle au Bois Dormant ou la Peau d'Ane.

c - L'intégration de l'identité sexuelle :

En effet, l'adolescence est aussi l'époque d'une nouvelle rencontre, cette fois réellement sous l'égide du véritable éveil biologique de la sexualité. La **rencontre amoureuse** ranime l'espoir de mieux développer ses capacités d'amour de soi et de l'autre, grâce à de nouvelles intégrations. L'**émerveillement** du coup de foudre du premier amour, à l'adolescence, est susceptible de revêtir un caractère quasi mystique et religieux, celui de la révélation extraordinaire de la possibilité s'ouvrant soudain devant soi d'avoir accès au **mystère** même de la beauté du monde et de la **beauté de la vie**. *"Beauty too rich for use, for earth too dear. Did my heart love till now ? For I never saw true beauty till this night"*, déclare le Roméo de Shakespeare, après avoir rencontré Juliette pour la première fois : "Beauté trop riche pour qu'on en use, trop précieuse pour cette terre. Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Car je n'ai jamais vu la vraie beauté jusqu'à cette nuit-ci". Mon hypothèse, c'est que l'éblouissement de la première rencontre amoureuse (mais un nouvel amour reste toujours un premier amour) est bien sûr vécu comme une révélation, mais qu'il est malgré tout basé sur le

sentiment primaire d'émerveillement vécu par l'enfant lors de la toute première rencontre entre son amour naissant et celui de ses parents envers lui et entre eux. Le caractère presque miraculeux de l'amour tient, à mon avis, à cet engramme de la découverte de la beauté du monde, vécue après la naissance, et qui semblait avoir été perdue à tout jamais, comme avait été perdue la symbiose de la vie pré-natale.

Par contre, si la joie de vivre et le sentiment d'identité propre n'ont pas été suffisamment bien établis dans la petite enfance, la rencontre amoureuse risque de ne pas réussir à vaincre les clivages qui ont été nécessaires à la survie psychique face au désespoir. Ce fut le cas, par exemple, de Franz KAFKA, à propos duquel Jean-Pierre FRESCO a écrit une étude très intéressante, "*Kafka et le complexe d'Isaac*". Après avoir réalisé qu'il n'arriverait pas à vaincre les obstacles qui l'empêchaient d'atteindre la maturité sexuelle, il l'avoua un jour à Max Brod en ces termes : "*Jamais je ne saurai ce qu'est l'âge d'homme : d'enfant je deviendrai sans transition vieillard à cheveux blancs*".

4 - Kafka et Kierkegaard :

Deux exemples célèbres d'échecs de l'intégration de l'identité sexuelle.

Dans sa fameuse "*Lettre au père*", KAFKA se déclare "*spirituellement inapte au mariage. Cela se traduit*", dit-il, "*par le fait qu'à l'instant même où je décide de me marier, je ne peux plus dormir, j'ai la tête en feu jour et nuit, ce n'est plus une vie, je suis désespérément ballotté de tous côtés. Ce ne sont pas, à proprement parler, les soucis qui provoquent cet état...ils ne font que parfaire l'ouvrage, comme les vers sur le cadavre, le coup définitif m'est porté par autre chose. Et c'est l'oppression générale qui naît de mon angoisse, de ma faiblesse, de mon mépris de moi-même*".

On ne peut mieux dire, ce qu'il ressent face à l'idée d'un mariage possible est de l'ordre de la **terreur**, une terreur irrésistible, qui accompagne son désir, et qu'il vit corps et âme. Il se méprise pour cela, il le dit et évidemment ce mépris ne fait qu'aggraver les choses. En fait, l'image qu'il a de lui-même, c'est celle d'un **cadavre**. Il ne se ressent pas comme vivant, mais comme mort.

L'observation montre que, lorsque les conditions de la naissance de la vie psychique ne sont pas suffisamment bonnes, et que l'**attraction** irrésistible exercée par la

découverte émerveillée de la BEAUTE de l'AMOUR et de la VIE PSYCHIQUE n'est pas suffisante pour contrecarrer l'angoisse, c'est son **négatif** qui apparaît : le sentiment d'**HORREUR**, que l'on peut analyser comme étant la plus extrême répulsion qui se puisse éprouver, face à la vision terrifiante d'une menace de **mort psychique**. Telle était, dans l'Antiquité, la **figure de Méduse**, à laquelle était attribué un pouvoir paralysant et mortel car son visage était si horrible à voir qu'il **pétrifiait de terreur** ceux qui avaient la malchance de la rencontrer. Le désespoir de sentir une impossibilité de **naître à soi-même** s'accompagne de ce sentiment d'horreur et constitue la souffrance psychique de base, qui est certainement celle qui provoquait chez Schumann sa **douleur inimaginable**.

La "lettre au père" de KAFKA commence ainsi : *"Très cher père, Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir **peur de toi**. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires..."* La longue lettre de KAFKA à son père n'est pas en faveur de la réponse que lui aurait certainement faite FREUD : "à cause de ton angoisse de castration". Il est vrai que le jeune Franz se disait très impressionné par la force et l'autorité de son père, alors que lui-même se considérait comme ayant été *"un enfant craintif"*. De ses premières années, il ne se rappelle que "l'incident" dans lequel, *"une nuit où je ne cessai de pleurnicher en réclamant de l'eau"*, raconte-t-il à son père, *"tu me sortis du lit, me portas sur le balcon et m'y laissas un moment seul en chemise, debout devant la porte fermée. Bien des années après, je souffrais encore à la pensée douloureuse que cet homme gigantesque, mon père, l'ultime instance, pouvait presque sans motif me sortir du lit la nuit pour me porter sur le balcon, prouvant par là à quel point j'étais **nul à ses yeux**...Ce sentiment de nullité qui s'empare si souvent de moi tient pour beaucoup à ton influence. Il m'aurait fallu un peu d'encouragement, un peu de gentillesse, j'aurais eu besoin qu'on dégagât un peu mon chemin, au lieu de quoi tu me le bouches..."* Donc, un besoin inassouvi de confirmation existentielle et affective et un investissement négatif de soi, par identification au regard de colère ou de mépris de son père sur lui.

Davantage qu'une angoisse de castration, c'est son existence toute entière que KAFKA ressent comme "nulle", n'ayant de valeur ni pour son père ni pour lui-même. "Nul", un terme aujourd'hui bien banalisé par la médiatisation, signifie pour lui : qui n'a

pas réussi à se faire reconnaître et aimé en tant qu'être. Il décrit à sa première fiancée, Felice Bauer, tout ce qu'elle perdrait en l'épousant, pour en venir à lui déclarer : *"En compensation de cette perte absolument inestimable, tu gagnerais un être malade, faible, insociable, taciturne, triste, rigide, presque sans espoir, dont l'unique vertu consiste peut-être en ce qu'il t'aime !"* Effort quasi désespéré pour développer des capacités d'amour, malgré la peur et le dégoût que lui inspire l'amour sexuel : *"Je suis avide de solitude, l'idée d'un voyage de noces me fait horreur, un couple en voyage de noces, que je me mette ou non en rapport avec lui, me semble répugnant, et si je veux me donner la nausée, il suffit de m'imaginer que je passe mon bras autour de la taille d'une femme...Le coït considéré comme le châtiment du bonheur de vivre ensemble. Vivre dans le plus grand ascétisme possible, plus ascétiquement qu'un célibataire, c'est pour moi l'unique possibilité de supporter le mariage".* Et, plus tard, il écrit à sa nouvelle amie Milena : *"Je commence vraiment à trembler comme si j'entendais le tocsin ; je ne puis lire tes lettres et je les lis naturellement quand même, comme boit une bête, quand elle meurt de soif ; ce n'est plus qu'angoisse sur angoisse, je cherche un meuble sous lequel aller me terrer...il faut que dans ces lettres-là tu aies la tête grandiose de Méduse, tant les serpents de l'horreur se convulsent autour d'elle comme autour de la mienne se convulsent, plus frénétiquement encore, les serpents de la peur".*

Il est tombé malade à l'automne 1917, peu après ses deuxièmes fiançailles avec Felice, qui avaient eu lieu au mois de juillet précédent. La tuberculose pulmonaire, qui devait finalement l'emporter en 1924, se déclara brutalement par une hémoptysie, en août 1917. Il a dit plus tard de sa maladie : *"Je suis aujourd'hui avec la tuberculose dans le même rapport qu'un enfant avec les jupes de sa mère auxquelles il s'accroche"*. Il revit Felice deux fois, avant de la quitter pour toujours. La deuxième fois, il l'accompagna à la gare en pleurant, puis il alla retrouver son fidèle ami Max BROD et là, "d'un seul coup, il se mit à sangloter comme jamais il ne l'avait fait étant enfant". La dépression latente et toujours réprimée pouvait enfin s'exprimer. Je pense à la célèbre formule du créateur de l'auscultation et de la phtisiologie, LAENNEC, écrivant : *"La tuberculose n'a pas de cause plus fréquente que les **passions tristes, profondes et de longue durée**"*.

Concernant la vie de son corps en rapport avec celle de son âme, KAFKA écrit dans la lettre au père : *“Mon inquiétude affectait les formes les plus diverses. Par exemple, je m’inquiétais de ma santé; cela a commencé de façon anodine...pour finir par une vraie maladie. Mais comme je n’étais sûr de rien, comme j’attendais de chaque instant un nouvelle confirmation de mon existence, comme il n’y avait rien qui fût en ma possession réelle, incontestable, exclusive et déterminée par moi seul sans équivoque, comme j’étais, en somme, un fils déshérité, je me suis pris à douter aussi de ce qui m’était le plus proche, de mon propre corps; je poussai tout en hauteur, mais je ne sus que faire de mon corps, la charge était trop lourde, mon dos se voûta...et c’est ainsi que le chemin de l’hypocondrie se trouva libre, jusqu’au moment où, épuisé par l’effort surhumain que m’imposait la volonté de me marier, je me mis à cracher le sang...”*

Le philosophe danois Sören KIERKEGAARD, fils d’un pasteur protestant très rigoriste, a fait de l’angoisse l’expérience fondamentale de l’homme. Auteur du *“Traité du désespoir”* (1849), il avait rencontré le même problème que Franz KAFKA, l’impossibilité de se marier. Il avait renoncé à épouser sa fiancée Régine, car il imaginait le mariage comme la destruction de la jeune fille qu’il aimait et respectait. C’était aussi l’une des craintes de KAFKA qui a écrit : *“D’une certaine manière, j’ai pitié de toutes les jeunes filles...D’où me vient cette pitié, c’est ce que je n’ai pas encore élucidé. Peut-être ai-je pitié d’elles à cause de la transformation en femme à laquelle elles doivent **succomber**”*. “Succomber” implique l’idée d’une chute définitive, donc d’une **angoisse de changement catastrophique** contrecarrée par diverses défenses par clivage -et- idéalisation. Ce sont sans doute de tels fantasmes qui ont entraîné KIERKEGAARD à assimiler le mariage à un **holocauste**, le sacrifice de la virginité, et l’ont amené à évoquer le récit biblique que l’on nomme parfois le sacrifice d’Abraham, alors qu’il s’agissait du sacrifice de son fils Isaac. Dans son ouvrage assez extraordinaire, *“Crainte et Tremblement”*, écrit aux environs de 1840 pour sortir du silence de sa solitude et de sa détresse, KIERKEGAARD se demandait s’il n’était pas possible de revenir à son projet de mariage. Il écrivit son livre pour soulager sa culpabilité envers lui-même et envers Régine à laquelle il avait donné sa parole, pour chercher à comprendre “la crainte et le tremblement “ qui l’avaient envahi au point de le contraindre à reculer devant la vie conjugale. Sans doute voulait-il aussi montrer à Régine et à lui-même qu’ils pouvaient envers et contre tout rester unis l’un

à l'autre et que peut-être même la rupture de la promesse pouvait être utilisée pour une intériorisation encore plus intense de la relation entre eux, qui déboucherait alors sur "l'éternité".

KIERKEGAARD se sent parjure et il se tourne alors vers ABRAHAM, celui de la Bible. Abraham n'a-t-il pas décidé de tuer son fils ? S'il ne l'a pas tué, ce fut uniquement par la grâce de Dieu. Kierkegaard peut-il faire comme Abraham ? A-t-il assez de foi ? L'un des caractères de la foi décrite par Kierkegaard est la "*résignation absolue*", c'est-à-dire une soumission absolue (à Dieu), vécue dans le mystère d'une foi ressentie comme une forme d'amour, la forme extrême de l'amour, "*l'amour absolu*" (peut-être à l'image des engrammes laissés par la vie fœtale, vécue en dehors des dimensions de l'espace-temps).

IV - CONCLUSION : MYTHE ET HISTOIRE, ou :

L'HOMME A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN.

Jean-Pierre FRESCO utilise l'œuvre de KAFKA pour décrire un "complexe d'Isaac", lié à un désir inconscient du père de meurtre du fils. Le sociologue Gaston BOUTHOUILLON l'avait, pour sa part, nommé "complexe d'Abraham" et il l'a décrit comme étant l'une des sources de "l'infanticide différé" que représente le sacrifice des jeunes mâles tués dans les guerres qui deviennent, malgré ou à cause de la civilisation, de plus en plus meurtrières.

FRESCO cite, bien sûr, la "Lettre au père", ainsi que d'autres œuvres de KAFKA, notamment la fameuse et si impressionnante nouvelle "La métamorphose". KAFKA commença la rédaction de ce récit 3 mois après avoir rencontré Felice BAUER pour la première fois et alors qu'il venait tout juste de commencer une correspondance passionnée avec elle. Dans son livre magnifique sur Kafka, Pietro CITATI raconte que, le jour où il commença la rédaction de "La métamorphose", Kafka avait attendu une lettre de Felice : "*durant ces deux heures d'insupportable attente, il fut assailli par son angoisse récurrente - l'angoisse d'être chassé du monde, comme un **animal parasite** que les hommes peuvent écraser ou écarter à coups de pied...et il conçut un court récit, qui se pressait en lui et voulait être traduit en mots...Le soir, il se mit à écrire, abandonnant la rédaction du "Disparu"; aussitôt, le récit s'allongea entre ses*

mains : ce n'était plus un apologue, mais un récit qui se déployait, s'étirait de toutes parts, englobant la fantastique complexité de la vie, celle de tous les hommes".

CITATI reconstruit, à travers l'ensemble de ses oeuvres, la relation de KAFKA avec son corps : *"Toute sa vie, Kafka - le plus désincarné des hommes - fut **obsédé par son corps**...Il sentait , au-dedans de lui, **un animal**. Composant avec les figures de son inconscient un bestiaire tout aussi vaste que les bestiaires médiévaux, il distinguait en lui un coléoptère ou un hanneton en hibernation; une taupe qui creusait ses galeries dans le sol; un rat qui s'enfuyait à l'arrivée de l'homme; un serpent rampant; un ver écrasé par un pied humain; une chauve-souris qui voletait; un insecte parasite qui se nourrissait de son sang; une bête de la forêt qui gisait désespérée dans un fossé répugnant ou dans son terrier; une corneille grise comme la cendre, les ailes atrophiées; un chien qui montrait les dents à ceux qui le dérangaient ou aboyait en courant nerveusement autour d'une statue; un animal hybride, avec le corps d'un agneau, la tête et les griffes d'un chat, le poil souple et les yeux sauvages et flamboyants de ces deux bêtes...il pressentait le fauve en puissance, encore inconnu, qui l'habitait (comme dans la nouvelle de Henry JAMES, "La bête dans la jungle"). Et, avec terreur et désir, il attendait que celui-ci se révélât subitement...L'animal qui l'habitait, coléoptère, taupe ou blaireau, n'était autre que son âme et son corps d'écrivain, qui s'enfermait toutes les nuits et tous les hivers dans la cave, obéissant à la voix de l'inspiration..."*

Cette description inspirée correspond très exactement à la façon dont l'enfant imagine son corps et ses fonctions lorsque l'interrelation avec son environnement n'a pas été suffisamment chaleureuse et harmonieuse pour lui permettre de les découvrir et de les investir positivement. Son corps reste un **étranger** pour lui et, dans son monde interne, il garde ce que j'ai nommé des **parties non nées du self**, des aspects non développés de l'image de soi, en particulier de l'image du corps, qui sont très souvent imaginés comme des animaux sauvages et plus ou moins dangereux, en raison des affects de **désespoir total** qui leur sont liés. Tout se passe comme si le sujet, confronté à un environnement qui n'a ni reçu ni contenu ses états émotionnels naissants, les a dès lors lui-même condamnés et rejetés comme mauvais par un mécanisme primaire d'**identification au mauvais objet** qui est une **technique de survie** pour contrecarrer une dépression suicidaire. La dangerosité des parties non

nées du self est, d'ailleurs, liée au fait que leur naissance ou leur re-naissance s'accompagne toujours de très violentes douleurs dépressives.

Il me semble évident que de telles représentations fantasmatiques de soi correspondent à la création d'une sorte de **mythologie personnelle**, qui s'efforce de compenser un manque cruel d'investissement et de réelle connaissance de soi. La ressemblance avec les mythes archaïques est frappante.

KAFKA connaissait sans aucun doute les "Métamorphoses" d'Ovide. Celle qu'il décrit correspond à sa mythologie personnelle, dont nous avons vu quelques sources. La terrible régression qu'elle comporte donne une certaine mesure de son désespoir, qui est la véritable raison de son "inaptitude au mariage". Je ne veux évidemment pas tenter de résumer ce récit dont la valeur tient à ce que l'auteur y a mis du plus profond de lui-même. Il le raconte avec une précision et une simplicité qui renforcent le côté tragiquement dérisoire de cette aventure onirique et bizarre, et provoquent un puissant effet de fascination sur le lecteur qui reste "médusé". Quand débute la nouvelle, la métamorphose s'est déjà produite, pendant la nuit, après un sommeil agité de rêves. Elle apparaît comme un cauchemar qui ne se serait pas dissipé avec le jour. L'extrême agitation dans laquelle l'a plongé le début de la relation avec Felice semble donc bien s'être soudain cristallisée dans la rédaction fébrile de la nouvelle qu'il aurait voulu écrire en une ou deux nuits, mais qu'il mit trois semaines à terminer. Je pense que la "métamorphose" peut être comprise comme représentant ou tentant d'exorciser le changement incompréhensible qu'il s'imposait à lui.

L'aspect repoussant du misérable héros souligne sa solitude extrême et le sentiment qu'il ne pourra qu'être rejeté. Sa mère est totalement dépassée par la situation et seule sa jeune sœur parvient au début à affronter l'horreur de la situation pour au moins nourrir le corps monstrueux de son frère. Quant au père, son seul souci est d'obliger son fils à retourner dans sa chambre pour se cacher aux yeux du monde. Il l'y fait rentrer de force, tel le dompteur pour une bête fauve, en le menaçant d'un grand journal et de la canne du gérant, qui s'est enfui terrifié, tout en tapant des pieds et en poussant des sifflements de sauvage. La scène est à la fois tragique et ridicule, à cause de l'impuissance de Gregor, qui ne sait pas comment se retourner et, comme son corps est devenu trop large, il finit pas rester *"coincé dans l'ouverture de la porte,*

incapable de bouger. Son père lui lança par derrière un coup qui parvint à le délivrer, il fut projeté jusqu'au milieu de la chambre en perdant son sang en abondance. La porte fut encore fermée d'un coup de canne, puis le silence se fit enfin".

Un certain nombre de ces détails font penser que l'angoisse de Franz concernait les changements qui se faisaient en lui du fait de sa relation à Felice. Il s'apercevait qu'il s'agissait d'une **transformation** qu'il ressentait en fait comme **inimaginable** aussi bien pour lui qu'aux yeux de ses parents. Cela explique que le récit ressemble très fort à un **revécu d'engrammes de naissance**, d'une naissance subie comme une violence inexplicable, comportant une menace de mort par étouffement (coincé dans l'ouverture de la porte) et avec l'intervention terrible mais salvatrice du père phallique accoucheur, et enfin une identification à la mère perdant son sang. En outre, ses déambulations d'insecte de plus en plus à l'aise sur les murs et le plafond de sa chambre font penser à un fantasme de revécu de vie fœtale. Tout cela confirme, à mon avis, le fantasme de changement catastrophique et par trop **aliénant** éveillé par la relation à Felice, qui explique que la perspective d'un mariage possible soit ressentie à la fois comme une promesse de **renaissance** et comme un danger de **mort**.

La deuxième attaque du père succède à l'évanouissement de la mère découvrant son fils comme une *"énorme tache brune qui s'étalait sur le papier à fleurs"*, c'est-à-dire comme un tas de merde sur son sein. La mère crucifiée tombe alors sur le canapé, *"les bras en croix, comme dans un geste de total renoncement"* : la vision répugnante de son fils en fait une martyre impuissante. Ce scandale aliène au monstre ce qui restait à sa sœur de compassion horrifiée. Et le point final est alors mis par le père qui, pour punir son fils de la terreur qu'il provoqua chez sa mère, le prend comme jeu de massacre, en le bombardant avec de petites pommes rouges dont l'une vient s'encastrier définitivement dans son dos et , finalement, provoquera sa mort (prémonition de sa mort réelle, de tuberculose pulmonaire ? on peut y penser sérieusement, si l'on se souvient de ses propres paroles rapportées par Max BROD : *"Mes poumons ont comploté avec ma tête derrière mon dos"*). Difficile de ne pas voir là une représentation d'une situation d'allaitement caricatural où le père prend la place de la mère dépassée par la monstruosité de l'évènement, en se servant cette fois non plus de sa canne-phallus mais de petites pommes-mamelons, substituts du sein maternel, pour se livrer sur son fils au **jeu de massacre de son éducation**, telle

que celui-ci la décrira plus tard réalistiquement dans la “Lettre au père”. Pour couronner le tout, la représentation se termine par une sorte de “scène primitive” dans laquelle la mère arrive en chemise et perdant l’un après l’autre ses jupons, pour se jeter sur le père comme pour tenter vainement de reprendre le rôle protecteur auquel elle avait dû renoncer face à l’horreur de sa tâche. Le “Journal” de Kafka révèle d’ailleurs la colère et le dégoût que lui inspirait l’image de l’union sexuelle de ses parents : *“la vue du lit conjugal de mes parents, des draps qui ont servi, des chemises de nuit soigneusement étendues, peut m’exaspérer jusqu’à la nausée; **comme si je n’étais pas définitivement né**, comme si je sortais toujours de cette vie étouffée pour venir au monde dans cette chambre étouffante, comme s’il me fallait sans cesse aller y chercher **confirmation de ma vie...**”* C’est le sens profond de la métamorphose : l’image d’une **naissance ratée au rang d’être humain**.

Peut-on, dès lors, parler, comme BOUTHOU et FRESCO, d’un complexe d’Abraham ou d’un complexe d’Isaac ? Il apparaît aujourd’hui, grâce au recul dont nous disposons face à la mentalité de groupe des époques archaïques et légendaires, que l’on peut interpréter, sans beaucoup de risque d’erreur, le récit biblique du sacrifice d’Isaac par Abraham comme le moment à la fois historique et légendaire où les **sacrifices humains** (qui étaient souvent celui de l’enfant premier-né) ont été remplacés par des **sacrifices d’animaux**. Il ne fait pas de doute que ce fut un moment crucial du fondement de ce que nous nommons “civilisation humaine”, qui commence avec un début de prédominance du respect de la vie de l’autre humain sur les angoisses de mort massives.

Il est intéressant de constater que KIERKEGAARD, dans la situation de vie cruciale qui était alors la sienne, l’angoisse devant la perspective de son mariage avec Régine, ait eu recours à ce mythe fondateur de la civilisation humaine pour **formaliser l’indicible de son angoisse**. KAFKA, par des moyens purement littéraires, est allé, en un certain sens, plus loin que lui, en nous permettant de reconnaître, par les affects que son art suscite chez son lecteur, ce que Kierkegaard tentait de comprendre plus intellectuellement, bien que ce dernier ait cherché à mêler à la rigueur de sa dialectique le lyrisme de sa foi, pour en faire une “lyrique-dialectique”, selon sa propre expression. Tous les deux ont tenté de percer le mystère de l’angoisse de l’être humain, face à la découverte de lui-même au moment du

passage décisif de l'enfance à la vie sexuelle adulte, passage toujours vécu en fonction de la nature profonde des fantasmes de re-naissance.

Parmi les très nombreux travaux consacrés aux mythes, ce sont ceux de Mircea ELIADE qui m'ont semblé les plus proches de la pensée psychanalytique moderne. Pour cet auteur, le mythe, dans les sociétés archaïques, doit être considéré tel qu'il était compris dans ces sociétés et non selon nos critères actuels de pensée. Dans ce sens, il doit être compris comme racontant une histoire "**vraie**", dans le sens d'une histoire *exemplaire* et *significative*. J'en déduis que l'histoire racontée par le mythe est "**sacrée**" parce qu'elle contient une **vérité psychologique impossible à exprimer autrement** que sous cette forme mythique. Tout simplement parce que n'existent pas encore, dans ces sociétés, les catégories de pensée qui puissent exprimer cette vérité psychologique, qui est un début de **connaissance de l'humain par l'homme**. C'est pourquoi, le développement de la pensée en Grèce ancienne a progressivement vidé les mythes de toute valeur religieuse et métaphysique, pour faire place au logos et à l'histoire. Le mythe peut donc être considéré comme le **stade préhistorique et groupal de la pensée**. Et il a ensuite laissé la place à l'**histoire**, surtout avec l'apparition de l'écriture qui a permis de conserver la mémoire des événements humains.

En outre, le mythe raconte une histoire "sacrée" parce qu'il est toujours le récit d'une **création**, dont il est évident pour nous que le prototype est **notre propre naissance**. Dans les sociétés archaïques, l'individu n'existe pas en tant qu'entité distincte et par conséquent aucun lien ne peut être fait entre les mythes de création et sa propre naissance qui, en quelque sorte, appartient totalement au groupe. L'irruption mythologique du "sacré" peut être considérée comme le début de la fondation du monde humain, en tant que distinct du monde animal. On peut comprendre ainsi "la métamorphose" de Kafka comme une régression partielle du monde humain au monde animal, laissant coexister les deux côte à côte d'une façon complètement clivée et, dès lors, rapidement fatale à tous les deux.

Les mythes révèlent donc les événements primordiaux qui ont fait que l'homme est devenu ce qu'il est : mortel, sexué, vivant en société et obligé de travailler pour vivre. Le mythe d'Adam et Eve ne dit pas autre chose. Sauf, malgré tout, le temps d'avant,

le jardin d'Eden qu'il est difficile de ne pas voir comme le souvenir de la vie prénatale, surtout avec tous les documents cliniques qui nous montrent la persistance et l'intensité de la nostalgie de l'union symbiotique mère-fœtus.

La fonction du mythe est aussi de réitérer la création exemplaire. Par le rite, on refait ce que les Dieux ont fait au Commencement, on partage la présence des Dieux et des Héros. Le temps sacré est un temps indéfiniment récupérable, un temps circulaire, comme le temps cosmique avec le rythme des saisons et la régularité des phénomènes célestes, par opposition au temps linéaire qui est irréversible. Les mythes de Fin du Monde s'accompagnent toujours de mythes de nouvelles créations du monde, avec retour de l'Age d'Or des Commencements.

De nos jours, il subsiste des traces de pensée mythique qui appartiennent aux manifestations de la mentalité de groupe actuelle. Mircea Eliade termine son livre « Aspects du Mythe » en citant quelques formes de survivance et de camouflage des mythes dans la vie contemporaine. Il écrit : *« la prose narrative, le roman spécialement, a pris, dans les sociétés modernes, la place occupée par la récitation des mythes et des contes dans les sociétés traditionnelles et populaires. Mieux, il est possible de dégager la structure « mythique » de certains romans modernes, on peut démontrer la survivance littéraire des grands thèmes et des personnages mythologiques (par exemple, thème initiatique, thème des épreuves du Héros-Rédempteur, les mythologies de la Femme et de la Richesse). Dans cette perspective, on pourrait dire que la passion moderne pour les romans trahit le désir d'entendre le plus grand nombre possible d'histoires mythologiques désacralisées, ou simplement camouflées sous des formes profanes ».*

On peut sans doute dire la même chose dans le domaine des Sciences de l'Homme et, en particulier, à propos de la psychanalyse qui peut devenir, comme le disait ma patiente, *“le crime parfait”*. Quelle est la part qui peut rester celle d'une "science" ouverte à l'avenir et celle qui peut devenir, sans que l'on n'y prenne garde, une moderne mythologie ? Qui peut être absorbée par la mentalité de groupe, qui transforme les concepts en dogmes et qui ritualise la pratique. La mentalité de groupe s'accompagne toujours d'une énorme résistance au changement qui bloque l'ouverture de la pensée à la naissance ou à la reconnaissance de points de vue

nouveaux. Nous ne savons que trop bien que cela existe car cela aussi fait partie de l'Homme, quand il croit avoir tout compris et tout découvert de l'Humain !

Jean Bégoïn
7, rue d'Anjou
75008 PARIS